Commémoration de la Libération de Bagneux

24 août 2026 — Discours d'Hélène Cillières, Maire de Bagneux

Mesdames et Messieurs les élus,
Mesdames et Messieurs les représentants des associations,
Mesdames et Messieurs les porte-drapeaux,
Mesdames, Messieurs,

Il y a 82 ans, à quelques centaines de mètres d'ici, Bagneux retrouvait sa liberté.

Le 24 août 1944, le comité de Libération reprenait l'hôtel de ville et y réinstallait le drapeau tricolore. Après cinq années d'occupation, de privations, de peur et de répression, la ville pouvait enfin respirer.

Et pourtant, autour de la mairie, les combats n'étaient pas terminés.

Dans l'après-midi, les chars de la 2e Division blindée étaient remontés par la route d'Orléans, traversant Bourg-la-Reine et Bagneux pour rejoindre Paris. Les armes résonnaient encore.

C'est dans cette journée mêlée de joie et de sang qu'André Ox est tombé.

Il avait vingt ans.

Il était Balnéolais. Il était militant communiste. Il avait choisi la Résistance.

Une balle allemande lui a ôté la vie alors que sa ville était en train de retrouver la sienne.

Lorsque nous nous tenons devant cette stèle, c'est donc à un jeune homme que nous pensons. À sa vie qui aurait dû continuer. À sa famille, à ses proches, à celles et ceux qui l'ont connu.

Et, à travers lui, à toutes celles et tous ceux dont les noms ont été conservés comme à tous ceux dont les noms se sont perdus, mais dont le courage a participé à notre Libération.

Derrière les dates que nous commémorons, derrière les grandes batailles et les noms que l'Histoire a retenus, il y avait des femmes et des hommes qui avaient notre âge, celui de nos enfants, celui de nos petits-enfants.

Ils avaient un métier, une famille, des amis, des projets.

Puis leur époque les a placés devant une question qui ne pouvait plus être éludée : que fait-on lorsque la liberté est menacée ?

Elles et ils ont répondu par le courage.

Ils n'étaient pas des héros nés pour le devenir. Ils étaient ouvriers, employés, instituteurs, artisans, étudiants. Certains étaient nés ici, d'autres étaient venus d'ailleurs. Ils avaient des convictions, des parcours, des histoires différentes.

Le comité de Libération se réunissait dans un café, à l'angle des actuelles rue Enguehard et avenue Albert Petit. C'est là que se préparaient, dans la clandestinité, les actions qui allaient permettre de reprendre la mairie.

Ils prenaient des risques dont ils connaissaient le prix.

Et lorsqu'on regarde aujourd'hui leur histoire, ce qui frappe autant que leur courage, c'est leur capacité à agir ensemble malgré leurs différences.

Communistes, socialistes, gaullistes, syndicalistes, chrétiens, humanistes : ils ne partageaient pas nécessairement les mêmes convictions. Mais face au nazisme et à la collaboration, ils ont compris que ce qui les rassemblait était plus important que ce qui pouvait les séparer.

Ils ont fait le choix de la liberté.

Cette histoire est aussi celle d'une Résistance qui dépassait largement les frontières de notre pays.

Des Arméniens, des Italiens, des Espagnols, des Juifs étrangers, des immigrés qui avaient choisi la France ont pris leur part au combat, parfois jusqu'au sacrifice de leur vie. Des soldats venus de pays alliés ont également contribué à notre libération.

À Bagneux, cette dimension internationale est inscrite dans notre mémoire.

Elle nous rappelle une vérité essentielle : la liberté n'a pas de nationalité. La fraternité ne s'arrête pas aux frontières.

Cette conviction n'était pas seulement une réponse à l'occupation. Elle portait aussi une certaine idée de la France à reconstruire.

Car celles et ceux qui avaient résisté ne se battaient pas uniquement pour mettre fin à la guerre et chasser l'occupant. Ils voulaient que le monde d'après soit différent du monde d'avant.

Ils aspiraient à une France où personne ne serait abandonné face à la maladie ou aux accidents de la vie. Une France où le travail donnerait des droits. Une France où les services publics seraient des biens communs. Une France où la solidarité deviendrait une force collective.

Le Conseil national de la Résistance en avait dessiné les contours.

Au lendemain de la guerre, cette ambition donna naissance à des conquêtes qui ont profondément changé la vie de millions de personnes : la Sécurité sociale, de nouveaux droits pour les travailleurs, de nouvelles protections collectives.

La Libération ouvrait aussi un autre chemin essentiel : celui de la citoyenneté des femmes.

Elles avaient pourtant été nombreuses à résister.

Elles avaient transporté des messages, caché des combattants, fabriqué des journaux clandestins, renseigné, soigné, ravitaillé. Elles avaient été arrêtées, torturées, déportées, exécutées. Certaines ne sont jamais revenues.

Et pourtant, leur rôle a longtemps été raconté à voix basse, comme si leur engagement avait été secondaire.

Nous savons aujourd'hui qu'il n'en était rien.

À Bagneux, nous voulons que toutes ces histoires soient pleinement racontées.

C’est le sens de notre travail de mémoire.

Une mémoire qui ne se contente pas de conserver des dates et des noms, mais qui redonne des visages à celles et ceux qui ont fait notre histoire.

Une mémoire qui permet à une jeune Balnéolaise ou à un jeune Balnéolais de savoir qui était André Ox lorsqu’il passe devant cette stèle.

De comprendre pourquoi notre station de métro porte le nom de Lucie Aubrac.

De découvrir qu’une femme, un ouvrier, un étudiant, un immigré, un voisin pouvaient eux aussi, à leur manière, changer le cours des choses.

De comprendre surtout que l’Histoire n’est jamais écrite d’avance.

C’est pourquoi cette transmission doit continuer dans nos familles, dans nos écoles, dans nos associations, dans nos quartiers. Elle doit s’adresser à celles et ceux qui vivent ici depuis toujours comme à celles et ceux qui viennent de nous rejoindre.

Car une ville est aussi faite de l’histoire que ses habitants choisissent de partager.

Et cette histoire, aujourd’hui, nous parle avec une force particulière.

Nous vivons dans un monde où la guerre est présente dans de nombreuses régions du monde. Des populations civiles meurent sous les bombes. Des enfants grandissent dans la peur. Des familles sont contraintes de quitter leur maison et leur pays pour sauver leur vie.

La paix que les générations précédentes espéraient rendre durable nous apparaît à nouveau dans toute sa fragilité.

Dans le même temps, nos sociétés sont traversées par les inégalités, les crises écologiques, les replis identitaires et la montée des nationalismes.

L’extrême droite est devenue une force politique majeure dans notre pays et en Europe. Ses idées progressent, certaines de ses paroles se banalisent.

Nous voyons réapparaître des discours qui désignent les étrangers, les immigrés, les minorités comme responsables de nos difficultés ; qui opposent les Français entre eux ; qui prétendent que certains seraient plus légitimes que d’autres à vivre ici.

Notre histoire nous apprend à regarder ces mécanismes avec lucidité.

Nous savons ce que furent Vichy, la collaboration, les rafles, les persécutions et les déportations.

Nous savons aussi que la haine ne commence pas avec les crimes qu’elle finit par rendre possibles.

Elle commence plus tôt : dans les mots, dans les catégories que l’on impose, dans les humiliations que l’on banalise, dans l’idée que certains seraient de trop.

C’est pourquoi combattre aujourd’hui le racisme, l’antisémitisme, la xénophobie et toutes les discriminations n’est pas extérieur au travail de mémoire.

C’est en être fidèle.

C’est défendre une République dans laquelle aucune femme, aucun homme, aucun enfant ne vaut moins qu’un autre.

C’est aussi défendre la paix, ici et au-delà de nos frontières, et refuser de nous habituer à la souffrance des autres.

La mémoire ne nous demande donc pas seulement de regarder en arrière.

Elle nous demande ce que nous allons faire de ce que nous avons reçu.

Les résistants n'ont pas choisi leur époque. Ils ont choisi ce qu'ils allaient en faire.

Nous ne choisissons pas davantage la nôtre.

Nous pouvons nous inquiéter. Nous pouvons nous indigner. Et nous pouvons aussi agir.

André Ox et toutes celles et tous ceux que nous honorons aujourd'hui ne savaient pas quand viendrait la Libération, ne savaient pas s'ils la verraient.
André Ox, lui, ne l'a pas vue.

Beaucoup ne savaient pas s'ils retrouveraient leur famille, leur maison, leur vie d'avant. Ils n'avaient aucune garantie de victoire. Ils avaient pourtant choisi d'agir.

Nous ne savons pas davantage ce que sera demain. Mais nous pouvons choisir ce que nous voulons en faire.

À Bagneux, cela signifie continuer à construire une ville où chacune et chacun a sa place, où les différences ne deviennent pas des séparations, où la solidarité nous permet de tenir ensemble, où les libertés sont protégées et où aucune haine ne peut devenir une façon ordinaire de regarder l'autre.

C'est notre manière, aujourd'hui, d'être fidèles à celles et ceux qui nous ont précédés : non pas en reproduisant leurs combats, mais en gardant vivant ce qui les a fait se lever.

La conviction que rien n'est jamais définitivement joué.

C'est aussi le sens que je voudrais donner à cette cérémonie.

Un moment de mémoire.
Un moment de vigilance. Et un moment d'espoir.

L'espoir d'agir pour un monde plus juste.

Paul Éluard écrivait :

« S'il existe des hommes sans espoir, nous ne sommes pas de ceux-là. »

Je voudrais que cette phrase nous accompagne aujourd'hui.

Elle nous relie à celles et ceux qui, il y a 82 ans, ont refusé de croire que la nuit durerait toujours.

Elle nous relie aussi aux jeunes qui découvrent cette histoire, aux habitants de toujours comme à ceux qui viennent de nous rejoindre.

Car nous sommes désormais dépositaires de cette histoire.

À nous de la transmettre.
À nous d'en être dignes.
À nous de prendre notre part.

Ici, à Bagneux.
En France.
En Europe.
Et au-delà de nos frontières.

Avec la même exigence de liberté, de justice, de paix et de fraternité.

C’est ainsi que la mémoire cesse d’être seulement le souvenir d’hier : elle devient une force pour construire demain.

Je vous remercie.